

FAUT-IL BRÛLER LENINE ?

*Du même auteur :*

***Aux origines du conflit israélo-arabe  
L'invisible remords de l'Occident***

***L'Harmattan, 1998.***

© L'Harmattan, 2001  
ISBN : 2-7475-0160-4

Bruno GUIGUE

FAUT-IL BRÛLER LENINE ?

**L'Harmattan**

5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris  
France

**L'Harmattan Inc.**

55, rue Saint-Jacques  
Montréal (Qc) CANADA  
H2Y 1K9

**L'Harmattan Hongrie**

Hargita u. 3  
1026 Budapest  
HONGRIE

**L'Harmattan Italia**

Via Bava, 37  
10214 Torino  
ITALIE

**« L'Histoire est le domaine des intentions  
inconscientes et des résultats non voulus »**

*Friedrich Engels.*

**« La lucidité, cette blessure la plus rapprochée du  
soleil »**

*René Char.*

*Introduction*  
**LA FIN DE L'HISTOIRE ET LES  
IDEOLOGUES**

**P.7**

**DE LA BARBARIE A L'AGE INDUSTRIEL**

**P.19**

**CHRONIQUE D'UNE REVOLUTION  
ANNONCEE**

**P.31**

**D'UN COMBAT, L'AUTRE**

**P.51**

**« COMME UN CAUCHEMAR SUR LE  
CERVEAU DES VIVANTS »**

**P.69**

**L'ONDE DE CHOC**

**P.81**

*Conclusion*

**LE QUATRIEME PROCES DE MOSCOU**

**P.101**

*Lexique du bolchevisme*

**P.117**

*Chronologie de la révolution russe*

**P.129**

*Bibliographie sélective*

**P.141**



*Introduction*  
**LA FIN DE L'HISTOIRE  
ET LES IDEOLOGUES**





Durant la décennie qui a suivi la chute du mur de Berlin, l'oraison funèbre du communisme a donné naissance à une abondante littérature. Il est advenu de la Révolution russe, du coup, ce que Nietzsche déplorait à propos de la Révolution française : le texte a disparu sous le commentaire. Du phénomène communiste, une seule interprétation a désormais droit de cité : celle qui en attribue l'origine à la démesure révolutionnaire, et qui y voit la cause des pires catastrophes du siècle. Son essence ? Il appartenait à sa chute fracassante d'en dévoiler le contenu. L'effondrement de l'URSS, dès lors, est une sorte de jugement dernier qui achève le déroulement de l'Histoire et, simultanément, en délivre le sens. C'est pourquoi, aux yeux des idéologues modernes, la disparition du régime soviétique rejaillit sur son origine et vaut condamnation de l'idée communiste. En proie à une illusion rétrospective, ils jettent l'opprobre sur Lénine au nom d'une eschatologie dont, insigne privilège, ils connaîtraient la promesse. Proclamant la « fin de l'Histoire », ils voient dans la disparition du mal incarné le signe incontestable de son apothéose<sup>1</sup>. Nous voilà donc, paraît-il, en possession de la vérité du phénomène communiste, une vérité effroyable certes, mais dont la fin des temps libère providentiellement l'humanité souffrante. Et l'anathème anticommuniste s'inscrit, désormais, au registre des catégories de la pensée.

### *Impasse sur le réel*

Pour sûr, la meilleure façon de briser ce fallacieux consensus consiste à considérer la chose elle-même et à faire preuve d'humilité devant les faits. Elle suppose un

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, *La fin de l'Histoire et le dernier Homme*, Flammarion, 1992.

retour aux sources dont l'historiographie bien-pensante s'épargne aisément le labeur. Elle exige de s'abstraire du commentaire pour revenir au texte, bref de faire de l'histoire, discipline que pratiquent fort peu les idéologues. Est-ce un hasard si *Le passé d'une illusion*, de François Furet, substitue largement la chronique intellectuelle à l'histoire réelle ? Si le récit de quelques destins individuels tient lieu de démonstration historique ? Si les désillusions de l'intelligentsia européenne sont censées nous en apprendre beaucoup plus sur l'expérience soviétique que cette expérience elle-même ? La recette est connue : pour mieux lui substituer les rigueurs d'une appréciation morale, on fait l'impasse sur un processus réel dont l'intelligibilité requerrait, au contraire, toutes les nuances du jugement. Le réel ? Il n'existe pas, ou plutôt la conscience de l'intellectuel en tient lieu. L'Histoire ? Peu important ses enjeux, seule compte son interprétation par les célébrités du monde des lettres, réinterprétée à son tour par l'auteur. La preuve que le communisme incarne le mal absolu, nous dit-on en substance, c'est que plusieurs Prix Nobel en ont éprouvé une douloureuse désillusion. Quant au fond de l'affaire, on nous le révèle avec ce chef d'oeuvre d'analyse historique : « *C'est dans l'Allemagne nazie que se voit le bolchevisme le plus parfait : le pouvoir politique y englobe vraiment toutes les sphères de l'existence.* »<sup>2</sup> Singulière démarche que celle de François Furet : à l'instant où il prétend parler du communisme, il nous parle ingénument d'autre chose. Et le biographe littéraire supplée avec brio, chez lui, aux cruelles déficiences de l'historien.

Mais d'autres, qui n'ont ni son talent ni sa notoriété, se contentent de ressasser les lieux communs de

---

<sup>2</sup> François Furet, *Le passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au XXème siècle*, Robert Laffont/ Calmann-Lévy, 1995, p. 245.

la pensée dominante. Pour ces besogneux de l'antibolchevisme, la disparition de l'URSS fut, tout à la fois, un événement providentiel et un chant du cygne. Nés un peu plus tôt, ils eussent fait carrière sous le régime de Vichy tant ils sont obstinés dans la répétition des poncifs les plus éculés. La chute du communisme, en tout cas, leur a fourni une dernière occasion d'exercer leur talent. Au point que certains, en proie à l'enthousiasme, se sont découvert une vocation de philosophes. L'effondrement du régime soviétique, expliquent-ils, a scellé le sort d'une idée contraire aux lois intangibles qui régissent les sociétés humaines. Il sonne le glas d'un système acharné, depuis l'origine, à transgresser les règles élémentaires du vivre-ensemble. Il fixe miraculeusement une ligne de partage entre la civilisation et la barbarie, entre la sagesse libérale et la folie révolutionnaire. Ainsi va le discours dominant : dès qu'il s'agit du communisme, le sens de la nuance s'évanouit au profit de l'affirmation péremptoire, et la répétition obsessionnelle supplante le souci d'exactitude. L'histoire tragique du bolchevisme, et même les crimes de Staline, on les oublie bien vite pour viser la substance du phénomène incriminé. Intrinsèquement mauvaise, celle-ci se met à précéder magiquement ses propres actes, qui en deviennent de simples dérivés ou illustrations. Mais c'est au prix d'un fantastique amalgame où tout se mêle. Le communisme et le totalitarisme, Lénine et Staline, les soviets de 17 et les geôles du NKVD encourent alors une condamnation indistincte et sans appel.

Fort heureusement, ces abominations d'un autre âge ne sont plus qu'un mauvais souvenir, et l'infailibilité du marché mondial nous garantit désormais un avenir radieux. Mais au fait, reste-t-il encore un avenir ? Ne sommes-nous pas délivrés du souci du lendemain ? Car « la fin de l'Histoire » chère aux idéologues libéraux a

pour effet de supprimer les catégories du temps : plus de présent, de passé ni d'avenir. Seule demeure l'extase d'un moment privilégié, le nôtre, qui voit le triomphe définitif du capital. Seule demeure la jouissance d'une fin des temps qui nous débarrasse de l'Histoire, ce monstre accoucheur des catastrophes du siècle.

### *Une idéologie qui sanctifie le Marché universel*

Le plus pernicieux, dans ce singulier néo-hégélianisme, c'est la prétention de ses porte-parole à épouser le moment de la totalisation du savoir. C'est l'incoercible orgueil qui les pousse à s'identifier au « dernier homme ». C'est la morgue de ce regard rétrospectif sur une Histoire qui serait pleinement accomplie et livrerait son entière signification. Puisque tout est déjà joué, il ne reste plus qu'à accueillir les effets du libre-échange mondial enfin victorieux, véritable pierre philosophale dont un après-communisme salvateur nous a délivré le secret. Aussi ce nouveau millénarisme est-il la philosophie spontanée d'un Occident capitaliste qui s'aliène au spectacle de sa propre puissance. Tout se tient : la certitude d'un achèvement absolu, et la conviction d'avoir raison sur toute la ligne ; la foi en sa propre supériorité, et le sentiment qu'elle résulte d'une élection divine. De sa victoire impromptue sur le communisme, l'Occident tire une arrogance qui efface, à ses propres yeux, jusqu'au souvenir de ses imperfections. Comme si, en bonne conscience, il se sentait investi d'une mission salvatrice à dimension planétaire, responsable de l'émancipation universelle, dépositaire exclusif des fins de l'humanité. Aussi la théorie de la fin de l'Histoire est-elle le viatique de la World Company, la bible du capitalisme international : elle lui accorde un certificat de bonne

conscience d'autant plus précieux qu'il excède les limites du temps. Aussi l'éthique puritaine est-elle le credo d'une superpuissance qui amène les triblions du Tiers-Monde à résipiscence, quand il le faut, à coup de frappes chirurgicales administrées par la cybernétique militaire. Les déshérités de la planète n'ont qu'à bien se tenir : tel est le sens de ce nouvel ordre mondial à l'inauguration duquel la « guerre du Golfe » et la « guerre du Kosovo » ont apporté l'onction d'un gigantesque sacrifice humain. Mais c'est aussi l'arrière-pensée d'une idéologie qui sanctifie le marché universel à l'ombre tutélaire de son garde-chiourme américain, tout en l'aspergeant avec l'eau bénite d'une morale internationale à l'application sélective...

Cette sainte alliance de la superpuissance et du marché, Lénine est le premier, dès l'aube de notre siècle, à en avoir défait le prestige. L'appétit de puissance qui se drape dans les plis de la morale, il l'a aussitôt décelé dans le « wilsonisme » et sa prétention à dire le droit au nom de la communauté des nations. Lorsque le président américain proposa, aussitôt après la révolution d'Octobre, un règlement pacifique du conflit mondial fondé sur le principe des nationalités, Lénine y vit surtout une feinte naïveté. Il y dénonça la ruse d'un idéalisme érigé en paravent de l'arrogance impériale. Mais il est aussi le seul à avoir vu clair dans une brume crépusculaire : celle de l'époque où se consumèrent les derniers feux de la civilisation bourgeoise du XIXème siècle. Tant il est vrai que l'essentiel, chez Lénine, c'est la théorie de l'impérialisme : la certitude que l'ordre du monde ne sortira pas indemne de la première guerre mondiale ; la conviction que le grand carnage ruine le prestige d'une Europe qui a renié ses valeurs ; la prescience, en bref, d'un bouleversement inédit des rapports de forces. Comme Rosa Luxembourg, Lénine pensait que le problème de la

révolution pouvait être « posé » en Russie, mais ne pouvait y être « résolu ». C'est pourquoi il est, notamment, le premier théoricien conséquent de la décolonisation, phénomène dont il pressent l'ampleur et auquel il donne son véritable coup d'envoi avec le « Congrès des peuples de l'Orient » réuni à Bakou en 1919. Sommes-nous assurés, à notre tour, d'en avoir terminé avec ce mouvement profond, véritable pulsation de l'histoire contemporaine dont le mouvement palestinien, la résistance kurde ou la guérilla mexicaine, parmi tant d'autres, apparaissent aujourd'hui comme la singulière résurgence ?

### *Le fantasme d'un achèvement de l'Histoire*

Mieux encore : la mondialisation dont nous sommes les témoins, les idéologues sont-ils sûrs d'en détenir le sens lorsqu'ils l'identifient à cette homogénéisation de l'espace planétaire qui marque, à leurs yeux, la fin de l'Histoire ? Signe-t-elle, en effet, le commencement ou la fin d'un processus ? Est-elle origine ou bien achèvement ? Pourquoi la constitution d'un marché mondial des biens, des services et des capitaux devrait-elle interrompre la marche du temps, et non pas, au contraire, lui conférer un nouvel essor, ou du moins en modifier le rythme ? Formuler de telles questions, on le voit, c'est excéder les limites du discours idéologique, en interroger les présupposés, éveiller le soupçon sur ses arrière-pensées. Dans le fantasme d'un achèvement de l'Histoire, à vrai dire, se dissimule à peine le consentement libéral à l'ordre du monde. L'énoncé de la fin des temps, c'est le prononcé, fort peu spéculatif, de la nécessité du statu quo. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes puisqu'il est régi par le marché : pour toute vision

du monde, voilà ce que nous assène l'idéologie dominante. En adoptant le point de vue d'une Histoire terminée, elle se retrouve elle-même, on le voit, en phase terminale. Et la pensée de la fin débouche sur la fin de la pensée.

Aussi osera-t-on esquisser un paradoxe. Et si le vrai résidait, précisément, dans la figure inversée du discours de l'idéologie ? Et si l'unification du monde humain par le marché, comme nous le suggérons à l'instant, était l'origine et non l'achèvement d'un processus ? La mondialisation, en ce sens, ouvre la perspective au lieu de la fermer. Elle a pour effet d'élargir le champ du possible, et non de le confiner à l'existant. Elle ne marque plus la fin de l'histoire, mais son recommencement. En parachevant l'ère impérialiste, elle nous ramènerait ainsi en quelque sorte à la case départ ; à l'éclosion de possibilités nouvelles sous l'effet de la crise du système mondial ; à un moment-clé de l'histoire qui n'en est nullement la fin, et qui n'est pas non plus la répétition d'un moment antérieur même s'ils présentent de frappantes analogies... Un paradoxe, disions-nous. Mais d'où vient le parfum d'actualité des analyses de Lénine sur « *l'asphyxie financière* » que subissent les pays pauvres de la part des créanciers internationaux, sur la « *prépondérance croissante du capital financier dans l'économie mondiale* », sur la formation de « *puissants trusts internationaux ignorant les frontières* », sur la division fondamentale de l'espace mondial entre les grandes nations développées à vocation « *impérialiste* » et les pays « *coloniaux ou semi-coloniaux* » assujettis à la domination économique des premières ? Les convulsions qui frappent de façon récurrente le système économique international ne viennent-elles pas, à point nommé, illustrer l'absurdité d'une soumission de la sphère productive à la sphère financière ? Et que dire encore du